



# NAMING THE PROBLEM

## Du 6 décembre 1989 à aujourd'hui

*Où en sommes-nous?*

PAR JEANNE MARANDA

*Il cria en entrant dans la salle de cours: «Les filles de ce côté, les gars, sortez!» S'adressant à elles, il dit: «Vous êtes toutes des féministes. J'hais les féministes.» Et il tira. Quatorze jeune femmes furent tuées, parce qu'elles se trouvaient LÀ, là où une antique loi patriarcale leur avait défendu d'être.*

**L**e 6 décembre 1989, l'École polytechnique de Montréal a été le théâtre d'une tuerie sauvage qui a bouleversé le monde. Presque à l'unanimité on a dit que c'était l'œuvre d'un fou, d'un déséquilibré au geste imprévisible, isolé. On ne porta aucune accusation. L'auteur de cet événement s'était suicidé sur le lieu de son crime.

Et pourtant! Tant de faits troublants autour de la tragédie: le jeune homme — qui a grandi dans un climat de violence, qui a connu des frustrations dans ses rêves et ses amitiés, qui s'est nourri d'images violentes à la télé et surtout qui n'a pas suivi, encore moins perçu, le processus évolutif des femmes d'aujourd'hui — s'est senti exclu, rejeté et, réfugié dans un délire obsessif, il n'a vu qu'une solution à son mal-être: sa mission suicide qu'il a calmement planifiée contre celles qu'il jugeait responsables. Il a acheté une arme (c'est si facile à Montréal) et il a rédigé une lettre qu'on a retrouvée sur lui après sa mort: il en voulait à 19 autres Québécoises reconnues comme des féministes!

Cet événement a déchiré les femmes et les hommes du Québec et interpellé leur conscience. Mais de la part des médias, on a surtout eu droit à une abondance de détails morbides et de photos à sensation; rien n'a été épargné pour satisfaire un public aux sens émoussés qui en réclame toujours plus. Les journalistes ont misé sur le sensationnel et ont trop souvent oublié de respecter la douleur, l'émotion des témoins et des parents des jeunes victimes. Ils

ont surtout oublié de faire le lien entre cet événement et la violence que vivent les femmes. Avaient-ils peur de lever le voile sur leur propre angoisse? De regarder en face les dures statistiques sur la hausse alarmante des agressions sexuelles contre les femmes, des meurtres et autres brutalités dans les familles?

C'est une femme, Francine Pelletier, qui la première en a parlé à la rencontre de la FPJQ (Fédération professionnelle de journalistes du Québec) sur le sujet. Elle a questionné les journalistes: «Avez-vous peur d'admettre que quelque chose ne va pas chez vous?»

Les médias ont préféré donner non pas un sens, mais des raisons au geste du tueur, comme la loi trop tolérante sur le port d'armes, l'insuffisance des services aux mésadaptés sociaux, la violence dans les médias, le fait que Marc Lépine était le fils battu d'un homme qui battait sa femme, etc.

D'autres femmes journalistes ont soulevé le sérieux problème du fossé qui va en s'élargissant entre les hommes et les femmes depuis que ces dernières ont décidé de prendre leur place dans le monde du savoir et du travail. Elles ont aussi pointé du doigt la complaisance des médias, qui diffusent sans discernement des films, des vidéos et des publicités qui véhiculent des images violentes et sexistes qui dévalorisent les femmes et les rendent vulnérables.

En dépit des nombreux témoignages des femmes et des hommes qui ont dénoncé cette triste réalité, les médias ont

préférent mettre l'accent sur des gestes plus spectaculaires comme la pétition longue de 500 000 noms que les étudiant-e-s de Poly ont présentée à la Ministre de la Justice pour l'amener à amender la loi sur le port d'armes. La question cruciale de la responsabilité des médias en matière de violence n'a provoqué que quelques remous, issus des groupes de femmes en général. On a fait peu de cas de la pétition lancée par Évaluation-Médias, organisme qui travaille à améliorer l'image des femmes dans les médias, pour forcer le CRTC (Conseil de la radio et de la télédiffusion canadiennes) à exercer un contrôle plus serré sur les images violentes et sexistes à la télévision.

Qu'en est-il aujourd'hui? Qu'avons-nous retenu de cette tragédie? Avons-nous tenté d'assainir ce climat misogyne qui favorise les sursauts de violence envers les femmes?

Bien peu de choses ont changé en vérité! Il y a eu la formation d'un groupe à Québec: «Travail de réflexion pour des ondes pacifiques» (TROP), il y a eu aussi «Grands-mères action», qui mobilise des grands-mères pour combattre la violence et le sexisme dans les médias, il y a eu la rencontre de la «Coalition pour éliminer la violence dans les émissions pour enfants» avec les quatre réseaux de télévision à Montréal, pour tenter d'apporter des changements dans leur programmation afin d'épargner aux enfants les horreurs et violences dans les films et vidéos qu'ils consomment avidement. On n'a pas obtenu l'unanimité, il n'y a donc pas eu de changements! Dans ces temps de coupures sauvages dans les budgets, il est plus rentable d'acheter des productions étrangères — qu'importe leur violence — que de produire des émissions locales!

La loi sur le port d'armes, dans sa deuxième version, n'est pas encore aux goûts des étudiant-e-s de Poly et de ceux et celles qui les ont appuyé-e-s. Le CRTC vient de publier son rapport sur la représentation des hommes et des femmes dans les médias et a dû admettre la faillite du système d'auto-réglementation imposé aux radiodiffuseurs et aux publicitaires. Notre petit écran diffuse toujours des images sexistes et violentes qui ne reflètent pas la réalité des femmes.

On a marqué le triste anniversaire du 6

décembre 1989 avec des marches, des vigiles. On a chanté des messes commémoratives, on a dévoilé des plaques au nom des 14 victimes. Les cloches ont sonné! Radio-Canada AM a gardé une minute de silence. Les médias ont rouvert le dossier «Marc Lépine». On s'est même chicané sur la pertinence de la publication de la lettre trouvée sur le corps du jeune homme! Trop peu ont réfléchi sur la réponse à la question que tous et toutes se posent: «Mais pourquoi? pourquoi?»

Pendant ce temps, les cinémas et les clubs vidéos ont avoué qu'ils ont à peine perçu un changement dans les habitudes de leurs clients. On a continué, après une légère baisse en janvier 90, de réclamer des vidéos et des films violents, de ceux qui comptent de 40 à 180 actes violents à l'heure!

Quelques psychologues ont tenté de prouver que ces images ont un impact sur le comportement. Peine perdue, d'autres études les contredisent. Et la violence monte: 15 drames familiaux impliquant 28 victimes ont marqué le Québec dans les deux premiers mois de 1990. On dénombre 100 000 viols par année aux États-Unis. Les femmes ont toujours peur de sortir seules le soir et nous n'avons encore rien fait pour rendre nos rues plus sécuritaires.

Non, rien n'a changé. Nous continuons à faire les frais des actes des hommes frustrés de leur pouvoir, de ceux qui ne veulent pas accepter que la femme prenne sa juste place à leurs côtés. Une lueur d'espoir cependant: un groupe d'hommes de Montréal a récemment envoyé une lettre aux journaux demandant à leurs «confrères» de travailler à enrayer la violence faite aux femmes: «Nous devons cesser de banaliser ce fléau social.»

Ne restons pas sourd-e-s à cette démarche. La solution réside dans le travail concerté des hommes et des femmes, dans une recherche d'un juste équilibre des forces et des qualités de chacun-e. Que ceux qui se croient toujours au pouvoir admettent la présence et les compétences des femmes à leur côté et peut-être verrons-nous alors l'émergence d'une société où la violence n'aura plus sa place.

*Jeanne Maranda a été longtemps membre du Comité de rédaction CWS/cf et est membre active d'Évaluation-médias.*

## 6 décembre 1989

Sur la pâleur de décembre  
À peine écloses  
Quatorze roses pourpres  
Rêves mutilés arrachés  
À la tour du haut savoir  
*Nathalie Geneviève Michèle*  
Votre sang crie pardonnez-leur  
Car ils ne savent ce qu'ils font

Ployées sous la révolte meurtrière  
D'un oublié de l'amour  
*Annie Maryse Anne-Marie Barbara*  
Soeurs aux prénoms jumelés  
Fleurs de givre aux fenêtres de l'âme

La stupeur nous accable  
Noyés de tristesse nous ne  
comprenons pas  
Nos sanglots ne vous rendront point  
LA VIE  
Mais exorciseront la démence

*Sonia Maud Hélène*  
Coupables d'êtres nées femmes  
Victimes du désespoir et de la méprise  
Demeurez solidaires  
De notre universelle blessure  
Du mont Royal votre sang appelle  
L'entière humanité meurtrie  
À l'urgence d'aimer

Modulez encore et toujours  
Vos chants amers  
Qu'ils couvrent l'écho de l'horrible  
machine  
Jamais vos voix ne tarissent  
Indélébiles dans le cours du temps

Soldat de sa propre milice  
Héros d'un unique combat  
Il a choisi le nom de son destin  
Dans le sillage de sa colère  
Il est tombé à côté de vous  
Partageant votre jeunesse  
Ne soyez pas mortes pour quatorze riens

Dans le miroir nous avons reconnu  
Notre infirme société  
Point de haine morbide  
Point de vengeance futile  
Aidez-nous quatorze fois  
À AIMER

*Lisa Carducci*

*De LittÉRéalité, vol. 11, no 2, automne 1990, p. 64.*